

LA
SEMAINE RELIGIEUSE
 DE MONTREAL

SOMMAIRE

I Au prône. Offices de l'Eglise. Titulaires d'églises paroissiales. — II Prières des Quarante-Heures. — III Le carême à Montréal: à la Cathédrale et à Notre-Dame. — IV Courtes réponses à diverses consultations. — V Le scapulaire de Notre-Dame du Mont-Carmel.

AU PRONE

Le dimanche, 15 mars

On annonce :

La solennité anticipée de l'Annonciation.

OFFICES DE L'EGLISE

Le dimanche, 15 mars

Messe du IIIe dim. du Carême, **semi-double** (privil. contre tout office de 2e cl.); 2e or. **A cunctis**, 3e **Omnipotens**. — Aux vêpres du dim. Suffrage.

TITULAIRES D'EGLISES PAROISSIALES

Le dimanche, 22 mars

Comme la solennité de l'Annonciation est privilégiée à l'instar de la fête elle-même, on ne peut, en ce jour, lui préférer la messe d'aucun titulaire inférieur (Décret du 2 décembre 1896, VI, No 3754).

Diocèse de Montréal. — L'Annonciation (Oka).

Diocèse de Mont-Laurier. — L'Annonciation.

J. S.

PRIERES DES QUARANTE-HEURES

Lundi, 16 mars. — Saint-Valentin.
Mercredi, 18 " — Saint-Janvier.
Vendredi, 20 " — Notre-Dame-des-Neiges.
Dimanche, 22 " — Saint-Jacques, à Montréal.

LE CAREME A MONTREAL

A LA CATHEDRALE ET A NOTRE-DAME

DANS la lettre-circulaire qu'il adressait à son clergé en partant pour Rome — *ad limina apostolorum* —, Mgr l'archevêque, exhortant les fidèles à bien profiter des prédications quadragésimales qui allaient leur être données, a eu ce mot très grave, qu'on ne saurait trop méditer : " Un réveil chrétien me paraît bien nécessaire aux temps où nous sommes. " La parole du premier pasteur, nous en avons la confiance, sera entendue. Les grandes chaires de la métropole ont retenti hier — premier dimanche du carême — d'accents éloquents. Les foules ont envahi nos temples, et on a écouté avec recueillement les enseignements de la foi. Espérons que notre peuple, fidèle à ses traditions, se tournera davantage vers la religion de ses pères.

D'ailleurs ceux qui lui parlent au nom de Dieu, durant ce carême, pour la plupart sont connus et aimés : le Père Hage, le Père Lalande, le Père Lamarche, le Père Granger, les deux premiers surtout, ont depuis longtemps conquis les meilleurs suffrages. Nous regrettons que le cadre de notre modeste *Semaine* ne nous permette pas d'enregistrer quelques échos de tous ces beaux discours. Mais, comme d'habitude, nous devons nous borner à l'analyse des sermons de la Cathédrale et de Notre-Dame.

A la cathédrale, d'après les directions de Monseigneur, on doit nous parler, cette année, du respect du dimanche, du respect du serment, du respect de la justice, du respect de la modestie et du respect de l'autorité. Tour à tour, MM. les abbés N. Fauteux, J.-O. Maurice, J.-M. Melançon, J.-M.-A. Brosseau et A.-E. Deschamps, tous du clergé séculier de Mont-

réel, exposeront ces importants sujets de la morale chrétienne.

A Notre-Dame, selon l'usage, qui remonte déjà à trente ans, c'est un prêtre de France qui occupe la chaire qu'ont illustrée les Plessis, les Vignot, les Rozier, les Gaffre et tant d'autres. M. l'abbé Desgranges, du clergé limousin, chanoine d'honneur de Limoges et d'Angoulême, l'apôtre bien connu, dans toute la France, des conférences contradictoires et des luttes de tribune, nous apporte, dans une parole élégante et facile, une doctrine solide, claire et, en somme, très simple. Il a choisi de nous entretenir, tout ce carême, du rayonnement de vérité et de beauté dont le catholicisme entoure tous les grands sentiments et toutes les grandes institutions de l'humanité. Et il semble bien que les circonstances providentielles de sa vie, son beau talent, sa haute culture, et, si j'ose dire, sa carrière de tribun en soutane, si extraordinaire et si féconde, l'aient magnifiquement préparé à développer un pareil sujet.

Nous attendons beaucoup des prédicateurs de Notre-Dame. Je comprends qu'il est dans l'ordre de les annoncer à l'avance et de dire leurs mérites, afin qu'on vienne en foule les entendre; mais je me demande si, du même coup, on ne les accable pas un peu? M. le chanoine Desgranges parle avec une grâce, une aisance, une simplicité et un naturel charmants. Il n'a pas l'élan irrésistible d'un Plessis, ni la fougue harmonieuse d'un Rozier. J'ai presque envie d'écrire qu'il a mieux, ou au moins tout autant que personne, l'art d'exposer la doctrine d'une façon attachante, naturelle, convaincante. Sitôt qu'il a énoncé l'idée, l'image suit, puis vient le trait qui marque et enfonce dans l'âme. Et cela coule de ses lèvres, sans efforts, avec une abondance continue, comme un ruisseau qui descend de la montagne. Il a une diction très nette, un geste élégant, qui va bien à son brillant costume de chanoine. Peut-être s'attendait-on à plus d'envolées, à plus d'élan? On ne pouvait espérer plus de sincérité, ni plus de charme prenant. Qu'il

me pardonne la loyale hardiesse avec laquelle je le juge. Il fut mon confrère et mon ami, il y a dix-huit ans, à l'Institut Catholique de Paris, c'est mon excuse.

Et maintenant voici une analyse succincte des sermons d'hier à la Cathédrale et à Notre-Dame.



A la Cathédrale, M. l'abbé Fauteux traite du respect du dimanche. Il rappelle le texte bien connu du livre de l'*Exode* (20-8), où Dieu fit à l'homme un précepte de lui prélever un jour — le septième — sur chacune des semaines qui mesurent sa vie. Cette loi primitive de repos et de sanctification du jour du Seigneur, l'orateur expose qu'elle reçut, au milieu des orages du Sinaï, une solennelle consécration, puis qu'elle fut, par le Christ-Dieu et par son Eglise, inscrite dans la législation chrétienne. Ses sources, par conséquent, sont divines. Nous n'avons qu'à nous taire et à l'observer. Mais en plus, ce repos dominical, il se justifie pleinement aux yeux de la raison, tant au point de vue religieux et social, qu'au point de vue naturel et économique. Et d'abord au point de vue religieux et social :

Rien de plus sage que de suspendre par une loi de repos les labours qui compromettent la dignité et le ministère de l'homme. L'homme investi d'un pouvoir royal sur toute la création a vu, par le péché, s'accomplir une révolution qui n'a pas brisé son sceptre, mais qui a amoindri son pouvoir. Il faut pour le ressaisir qu'il se mêle à la matière. C'est un châtement et un péril. A force de se courber vers la terre, il risque d'oublier qu'il est le pontife des êtres inférieurs et leur interprète auprès de Dieu. Le repos dominical le saisit à temps pour qu'il puisse offrir à Dieu l'hommage raisonnable des créatures. Pendant la semaine, l'homme est roi puissant dans les salutaires humiliations du travail, mais le dimanche, il doit être prêtre. L'homme toutefois ne pourrait-il pas choisir lui-même le temps propice à son ministère? Peut-être, s'il était isolé. Mais, en

obéissant aux lois de sa nature, il est devenu société, et comme tel il doit à Dieu un culte social, une prière collective et publique. Un homme n'oublie pas ses misères parce qu'il prend la main d'un autre. Les sociétés comme les individus ont aussi leurs faiblesses. Il faut, qu'à genoux devant Dieu, elles prient avec la prière humble et fervente, comme l'homme en particulier qui attend tout de Dieu.

De même, au point de vue naturel et économique, les peuples ont toujours compris qu'on ne saurait changer impunément les lois fondamentales de la nature, et que, un jour de repos sur sept, c'était la proportion exacte qui convient à l'activité humaine.

La puissance de travail chez l'homme n'est pas illimitée. Chaque jour entame sa provision de vitalité nerveuse; si le repos normal manque, il s'affaisse. Après six jours passés dans l'excitation de la vie moderne, il lui faut selon la belle expression de la Bible un jour pour se " refroidir ". L'homme reposé par le dimanche est plus joyeux, plus fort, il fournit un meilleur travail. Les grandes nations industrielles comme l'Angleterre et les Etats-Unis ne méconnaissent pas cette puissance économique.

Ce n'est pas assez, continue le prédicateur, de se donner au repos le jour du Seigneur. La loi chrétienne veut qu'en plus, ou en même temps, on le sanctifie. Cela se fait d'abord par l'assistance à la messe, la grande action du culte catholique, et qui est d'ailleurs obligatoire. Mais, au vrai croyant, cela ne suffit pas.

Sanctifier une chose c'est la retirer de l'usage profane pour l'appliquer à des oeuvres saintes. Or, employer une demi-heure ou une heure au service de Dieu est-ce là sanctifier la journée ? Que faut-il donc ajouter à l'audition de la messe ? La fréquentation des sacrements, l'assistance aux offices de l'Eglise, les bonnes lectures, les oeuvres de miséricorde, en un mot tout ce qui peut nous rendre meilleurs. En présence d'un précepte si rigoureux, mais si consolant dans son application pour l'âme humaine, comment compren-

dre le langage des indifférents : " Je n'ai pas le temps d'assister à la messe ? " Ou bien, est-ce assez faire pour son salut que de venir s'ennuyer une demi-heure chaque dimanche à l'église ? Pourquoi semble-t-on redouter la longueur des offices, la pompe des cérémonies, les avertissements de la parole sainte ?

Le dimanche donc, s'il est un jour de repos pour les choses de la terre doit être un jour de travail pour les choses du ciel. L'Eglise ne défend pas, ce jour-là, les amusements honnêtes. Mais elle a raison de prohiber les dissipations coupables, ou même la dangereuse oisiveté.

La fidèle observation du dimanche, c'est le signe de l'alliance avec Dieu, comme son mépris est l'un des présages de la réprobation suprême. L'orateur pense qu'il ne serait pas téméraire de reconnaître comme l'une des causes de la prospérité de certaines nations, même héritiques, leur respect du dimanche. Il attire sur elles, en ce monde, les faveurs du ciel. Mais le peuple — ajoute-t-il pour terminer — que Dieu bénit en ce monde et dans l'autre, avec lequel il maintient son alliance pour les siècles des siècles, c'est le peuple qui non seulement respecte le repos dominical, mais qui encore le sanctifie par la prière. Notre avenir ne se borne pas au temps, en effet, il est au-delà, sur ces versants de l'infini — " où tout aura passé, mais où tout subsistera dans le délicieux repos d'un dimanche éternel ".

• • •

A Notre-Dame, ce n'est pas seulement l'exorde de son premier sermon que nous donne M. le chanoine Desgranges, c'est celui de tout son carême, et il l'a cherché, cet exorde, précisément, dans les souvenirs de ses ordinaires sollicitudes d'apôtre social. L'orateur ne donne pas de texte. Il n'en donnera pas un je pense, dans tout son discours. Si nourrie que soit la substance de sa parole de la doctrine de l'Ecriture, il ne rappelle pas

les textes sacrés explicitement, et ce sont les auteurs modernes, bien plus que les anciens Pères, qui lui fournissent des citations. C'est sa manière à lui d'être naturel et vrai. Mais n'ayez crainte, s'il ne dit pas un mot latin, son français alerte et imagé reste admirablement chrétien. Il raconte donc qu'un jour, il y a quatre ans, à Vienne, où il avait été invité à parler, sous les auspices de l'Académie Littéraire, il eut avec un ancien chef socialiste, devenu fervent catholique, M. Richard de Gralik, un entretien significatif :

“ Vous voyez, M. l'abbé, cette fresque représentant le Parthénon. C'est ce chef-d'oeuvre de l'architecture grecque qui m'a mis sur le chemin de la croyance. Lorsque je le contemplais, mon regard éprouvait une satisfaction parfaite. Je me demandais s'il n'existait pas un monument intellectuel, un édifice de principes et de dogmes, susceptible d'apporter à ma conscience la paix et l'harmonie. Car le socialisme, qui m'avait séduit par son ingénieuse générosité sociale, n'avait jamais satisfait les besoins les plus profonds de ma conscience et de mon coeur. Je me mis donc, à travers les religions et les philosophies, à la recherche de la vérité. Tout, dans mon éducation et dans mon milieu, me détournait de l'Eglise Romaine. J'ai étudié pourtant sa doctrine, d'abord par un effort d'impartialité, bientôt avec un poignant intérêt, qui alla en grandissant jusqu'à ce que je salue enfin dans la doctrine catholique, non seulement l'explication la plus cohérente des problèmes de l'au-delà, mais encore les fondements inébranlables sur lesquels reposent l'éducation des enfants, la stabilité des foyers, la paix et l'ordre des cités terrestres. L'Eglise m'apparaissait dès lors comme le Parthénon de l'intelligence, ou, suivant la forte expression de M. Etienne Lamy, “ comme la plus puissante synthèse de raison ”, et je décidai de consacrer à sa défense tout ce qui me reste de force et de vie. ”

Et le prédicateur conclut de là :

Ces paroles me firent tressaillir d'allégresse et de fierté; mais j'éprouvai aussi à les entendre quelque confusion. Est-ce que la foi rayonnante de ce nouveau converti n'humiliait pas quelque peu la

nôtre ? Nous, fils et petits-fils de catholiques, nous admirons certes l'Eglise, à cause de la pureté de ses vierges et de l'héroïsme de ses martyrs, pour l'élévation de sa morale et la poésie de ses symboles, mais estimons-nous toujours, avec une fierté assez enthousiaste, la splendeur de sa vérité ?

La question est ainsi bien posée, et nous apercevons nettement comme il est naturel à ce prêtre, mêlé par son ministère de conférencier populaire à tant de milieux divers que la faim de Dieu tourmente, de nous montrer, dans ce carême, le rayonnement de vérité et de beauté dont le catholicisme entoure la vie, la souffrance et la mort, l'amour, la famille et la patrie, c'est-à-dire tous les grands sentiments et toutes les grandes institutions de l'humanité.

Pour aujourd'hui, il s'en tient au problème général de la destinée humaine. La vie vaut-elle la peine d'être vécue ? Oui, si l'on est chrétien. Non, doivent logiquement répondre ceux dont les consciences sont laïcisées et pour qui sont éteintes les lumières du ciel. Suivez bien son développement, et verrez avec quelle grâce de parole aisée sa pensée sait rester claire et forte, c'est-à-dire tout-à-fait française.

Essayons de nous représenter l'existence humaine pour l'incroyant. L'un d'entre eux, le plus délicieusement pervers, M. Anatole France, assure qu'il faut n'avoir jamais réfléchi pour n'avoir pas senti " la tragique absurdité de vivre ". En effet, la vie nous échappe, la vérité nous fuit, l'amour nous trahit.

1. La vie n'est-elle pas insuffisante jusqu'à l'ironie ? Que fait le troupeau humain ? Il lutte non pour l'idéal, mais contre la faim. A l'atelier, au bureau, sur les sillons, l'homme s'épuise à gagner ce qu'il lui faut pour ne pas mourir. Pendant ce temps, la nature l'attaque par le chaud et par le froid, par le feu et par les inondations, par les microbes que répand à profusion cette empoisonneuse. Il est en butte à la concurrence jalouse et à la méchanceté des hommes. En lui, s'agite la passion perverse, faune parfois endormi, dont les réveils terribles le jettent dans les intrigues les plus périlleuses,

dans les plus honteuse débauches. Ainsi traqué, l'homme tombe fatalement, à l'heure qu'il ne connaît pas, n'étant jamais certain de voir s'achever le jour qui commence, et il meurt sur un lit douloureux, au milieu de ses enfants qui recommencent cette lutte inégale, pour être écrasés sous la même inévitable défaite.

2. Mais, direz-vous, et la science? Il y a vingt ans, dans l'enivrement des grandes découvertes, certains s'étaient flattés que la science parviendrait à scruter l'énigme du monde et à discipliner si efficacement les forces physiques qu'elle procurerait à l'homme la sécurité et le bonheur. Hélas! nous n'avons pas eu à rabattre les prétentions de cette science orgueilleuse. Elle-même s'en est chargée. Depuis quelques années, la science la plus émancipée et la plus laïque a fait surtout des progrès en modestie. Comme nous sommes loin du fol espoir d'un Berthelot ou d'un Renan! " Il faut nous contenter, écrit M. Henri Poincaré, d'établir quelques hypothèses relatives et provisoires, quelques étiquettes commodes, et d'en tirer modestement quelques utiles applications. Quant aux vérités absolues, profondes, complexes, elles nous échappent. " Plus la science réalise de progrès, plus elle constate ou devine cette immensité des espaces qui effrayait le génie de Pascal. " En dehors de ces vieilles églises que vous ne laisserez pas écrouler, s'écriait un jour Barrès à la Chambre française, les âmes humaines, humbles ou grandes, restent encerclées, battues par les vagues de cet océan de mystères, dont a parlé le vieux Littré, pour lequel nous n'avons ni barque ni voile. " Incapables de savoir, nous ne pouvons davantage prévoir. Oh! quelle méditation nous avons pu faire sur la faillite des prévisions scientifiques, durant les inondations de Paris et auprès de l'épave du *Liberté*. Le progrès jonche sa route des victimes qu'il écrase. Il nous apporte sans doute quelques avantages matériels, mais c'est en creusant en nous des besoins nouveaux. Sommes-nous plus heureux que nos pères, qui ne jouissaient pas de notre confort? Je n'en sais rien, mais ce que je sais, c'est qu'en nos cités, qu'agite le plus ardemment la fièvre de l'industrie moderne, jamais les suicides ne s'étaient multipliés avec une aussi effroyable progression, jamais n'avait éclaté plus menaçante la rumeur des grondements révolutionnaires.

Hélas! il faut que j'abrège. Après avoir dit ainsi comment

la vie nous échappe et comment la vérité nous fuit, M. le chanoine Desgranges expose encore comment l'amour humain nous trahit trop souvent. Oui ! l'on voudrait s'évader de ce monde sur les ailes de l'amour. Mais y arrive-t-on jamais ? La *course au flambeau* d'un dramaturge récent, évocation des jeux de la Grèce, fournit à l'orateur un bien joli développement. L'amour descend, dit-il, il ne monte pas. On se passe de main en main le flambeau. Personne ne le tient longtemps dans les siennes.

Mais, continue l'orateur, ce tableau n'est-il pas chargé ? Au contraire, on n'arrive pas à le voir aussi sombre qu'il l'est en réalité. Car ceux mêmes qui ont prétendu éteindre les étoiles, marchent encore à leur clarté. Ils ont dans le sang, comme a dit un autre, des siècles de christianisme. Ecoutez Renan :

Nous vivons de l'ombre d'une ombre, a-t-il écrit, nous respirons le parfum d'un vase vide, mais quand cette ombre vient du ciel et que ce parfum est divin, leur sainte vertu nous pénètre encore lorsque l'ombre est devenue la nuit et que le parfum s'est évaporé.

Pour comprendre ce que serait le monde sans " cette ombre et ce parfum ", il faut se demander ce qu'il était, il y a deux mille ans, quand le Christ-Jésus " ouvrit sous les yeux noyés de larmes des hommes désespérés le livre de la vérité et de l'espérance ".

Le chrétien, lui, voit le mystère s'éclaircir. Pour lui, parce que l'espoir rayonne vers l'au-delà, la vie vaut la peine, mille fois oui, d'être vécue. En effet, lisez bien :

La vie n'est pas un fruit définitif, fruit gâté qui mériterait d'être foulé aux pieds ; elle est le germe qui doit passer par l'obscur fermentation du sillon terrestre pour connaître la gloire des automnes éternels. Les luttes contre les passions humaines sont la nécessaire

condition de notre victoire. Les maladies, les épreuves, les décadences de la vieillesse ne nous enfoncent pas ; elles nous élèvent, elles nous détachent, et, comme un lest providentiel, elles permettent aux nacelles libérées de nos âmes de poursuivre une progressive ascension. La mort n'est pas le gouffre noir où tout s'écroute. Elle est le radieux portique de l'immortalité.

Nous aimons la science pour les lumières modestes qu'elle peut nous donner. Nul plus que nous ne l'estime, puisque, en dehors des services qu'elle peut rendre à nos frères, elle nous fait mieux connaître l'oeuvre de Dieu. Mais ne lui demandons pas ce dont elle est incapable, elle ne saurait éclairer les horizons lointains du monde surnaturel.

Enfin, nos pauvres coeurs demandent à l'amour divin quelque chose de son immortelle jeunesse. Le christianisme est ici-bas le gardien de nos fidélités. La mort ne brise pas nos affections. La famille se reforme là-haut auprès du Père qui est dans les cieux. Et comme nos âmes inassouviées ne sauraient être satisfaites, même par les plus pures et plus légitimes affections, voici que le Christ lui-même, infini et inépuisable, s'offre aux insondables besoins de notre tendresse.

Voilà pourquoi, termine le prédicateur dans une émouvante envolée, le catholicisme est si merveilleux et si grand. Voilà quelque chose de son rayonnement de vérité et de beauté. Il transfigure les réalités d'ici-bas. Tous les vrais saints sont joyeux. François d'Assise convie à chanter avec lui sa joie ses frères les oiseaux et ses soeurs les étoiles. Au fond tout l'hymne de la création tient dans ce naïf appel d'un incomparable saint. L'orateur évoque encore le souvenir d'un célèbre tableau du martyr de saint André (Galerie des Offices, à Florence), où l'artiste a finement représenté " des bourreaux tristes et un saint joyeux " — ce qui est, comme l'on sait, conforme à la tradition.

Enfin, M. le chanoine Desgranges, rendant ainsi un délicat hommage à la foi du Canada français, s'unit à nous, ou mieux

nous unit à lui, pour lancer vers le ciel ce beau cri d'une âme ardente : " O peuple canadien aux familles fécondes, ô nation confiante et jeune, je répète avec toi, plein d'allégresse, le mot des martyrs : Je suis chrétien ! Devant la mort et les persécutions, comme devant les souffles impis qui viennent du large, que l'hymne à la vie demeure sur tes lèvres de même que la foi dans ton coeur, et tu seras pour jamais un victorieux et un conquérant ! "

L'abbé ELIE-J. AUCLAIR.

COURTES REPONSES A DIVERSES CONSULTATIONS

1o Dévotion à la sainte Face

Que faut-il penser de la dévotion à la sainte Face que quelques personnes pieuses pratiquent et répandent à Montréal ?

Un catholique ne peut porter d'autre jugement sur cette dévotion que l'Eglise. Or, notre Mère la sainte Eglise a eu l'occasion de se prononcer sur plusieurs dévotions nouvelles, en particulier sur celles des pieds, des mains, de l'âme, du coeur pénitent de Jésus, qu'elle a condamnées et qui demeurent défendues. Quand à la dévotion à la sainte Face, la Congrégation de l'Inquisition a accepté cette dévotion en la limitant comme suit. Elle distingue entre le *culte de l'image vénérable de la sainte Face*, imprimée sur le voile de Véronique et conservée dans la basilique du Vatican, ou des reproductions de cette image, d'une part, et d'autre part le *culte même de la sainte Face* de Notre-Seigneur comme partie intégrante de son corps divin. L'Eglise admet le culte de la représenta-

tion de la sainte Face et de ses copies, comme on en a répandu beaucoup, en ce pays, depuis plus de 20 ans. Elle le fait dans le but " de développer, dans le coeur des fidèles qui contempleront ces images, le souvenir de la Passion de Notre-Seigneur, la contrition de leurs fautes et un ardent désir de réparer les injures faites à la divine Majesté " (Décret du 4-5 mai 1892, dans l'*Ami du clergé*, 1892, vol. xiv, p. 813).

Il est donc permis d'exposer publiquement dans les églises les copies de cette image, de lui rendre un culte public, comme de faire devant elle des prières à haute voix, de faire brûler des cierges et de l'huile, de la porter en procession, pourvu qu'on s'en tienne à la distinction précédente et qu'on ne veuille dans ces divers actes de culte qu'honorer cette image (non la Face auguste du Fils de Dieu).

Au contraire l'Eglise n'approuve pas le culte direct et spécial de la figure de Notre-Seigneur. Des parties du corps de Notre-Seigneur, elle ne permet d'honorer à part que son Sang précieux, versé pour les hommes, et son Coeur, organe et emblème de son amour infini pour les hommes. Elle ne veut pas du culte de la sainte Face entendu de même et comme séparé de sa personne adorable, parce qu'il ne lui a pas été transmis par la tradition, et elle refuse toujours d'admettre pour le culte public des dévotions nouvelles. Elle ne permet donc pas d'exposer et de vénérer dans les églises et chapelles publiques une image qu'on considèrerait comme représentation directe de la sainte Face de Notre-Seigneur, comme elle le permet pour le Coeur et le Sang divins.

Est-ce donc à dire que ce culte direct d'une partie du corps de Notre-Seigneur considérée isolément soit mauvais en soi? Nullement. La Congrégation ne s'est placée qu'au point de vue de l'opportunité d'entretenir et de propager publiquement un tel genre de dévotion. Elle a répondu qu'il n'était

pas expédient, opportun. Ce culte direct de la sainte Face n'est donc pas absolument défendu dans la pratique isolée et privée. On peut donc, à part soi, prier la sainte Face de Notre-Seigneur. Toutefois on ne répondrait pas aux désirs du Saint-Siège en cherchant à répandre ce culte spécial et direct de la sainte Face. Il importe donc de ne pas perdre de vue cette décision et la distinction qu'elle consacre: culte *privé*, culte *public*, culte de la *sainte Face même* de Notre-Seigneur, et *culte de l'image de la sainte Face* conservée au Vatican.

Les personnes qui entretiennent cette dévotion et cherchent à la répandre doivent donc bien retenir d'abord, puis s'efforcer de faire connaître autour d'elles, cette saine notion. Elles feront de la propagande, si elles le désirent, en faveur des *copies de la sainte Face*, mais elles s'abstiendront prudemment de porter qui que ce soit à honorer directement la sainte Face de Notre-Seigneur en tant que partie distincte de sa personne divine. En agissant ainsi elles se montreront enfants soumises de l'Eglise, leur Mère, et seront récompensées de leur zèle.

2o Oraison " *Fidelium* " à la messe

L'ORDO indique à certains jours une oraison *Fidelium* à dire à la messe. Quelle est-elle et où la trouve-t-on dans le missel ? Ce ne doit toujours pas être celle des défunts ?

Pourquoi pas celle des messes de *Requiem* ? L'Eglise n'a-t-elle pas l'habitude de prier pour les défunts dans les offices publics ? Ne finit-on pas toutes les heures de l'office canonial par le verset *Fidelium* . . . ? Il en est ainsi de la messe. A quelques-unes d'entre elles, elle prescrit une oraison pour le soulagement des âmes des fidèles défunts.

Vous n'avez donc jamais lu, ou bien vous avez si facilement oublié le titre V des rubriques générales (anciennes) du mis-

sel? Il y est question de l'office des défunts qu'on doit psalmodier au chœur en certains jours (outre celui du jour) et de la messe des défunts qu'on y doit célébrer le lendemain (outre la messe du jour). La rubrique règle ensuite que dans les églises non tenues à l'office de chœur, et qui par suite n'ont pas cette messe de défunts, on dira à la messe du jour l'oraison qu'on aurait dû dire en premier lieu à cette même messe. C'est là l'oraison *Fidelium* (de la 4e messe de *Requiem*). Il faut la dire 1o le *premier jour libre du mois* excepté le carême, le temps pascal et l'avent; 2o *chaque lundi libre* (en outre du premier jour libre du mois), excepté le carême et le temps pascal (on la lit en avent). Elle se dit toujours l'avant-dernière et non la dernière, afin que la dernière conclusion ne soit pas celle de l'oraison des défunts. Elle n'a lieu que les jours où l'office est simple (saint ou férie).

La multiplicité des offices de férie rend dans l'*Ordo* l'indication de cette oraison plus fréquente depuis la réforme de Pie X, mais la règle est ancienne de plusieurs siècles. On voit une fois de plus combien on éviterait facilement des consultations inutiles, si l'on voulait bien lire les rubriques que l'Eglise a mise entre les mains de tous ses clercs, en guise de code liturgique, et dont l'étude est plus facile que le code canonique. A la plupart des doutes qui surgissent, on aurait au moins un souvenir de la solution qu'il sera facile de trouver. J. S.

LE SCAPULAIRE DE NOTRE-DAME DU MONT-CARMEL

Voici venir l'époque des confirmations et des premières communions solennelles. Notre Saint-Père le Pape et Nos Seigneurs les Evêques demandent avec instance qu'on ne choisisse pas ces occasions pour se permettre des étalages de toilettes et de luxe absolument inconvenants. Mais aux chers enfants, que d'ailleurs l'on doit vêtir d'une façon digne, il est excellent d'offrir quelques pieux souvenirs : chapelets, livres d'heures, jolies images. Et à cela il n'y a pas d'inconvénient.

Je pensais à cela en parcourant le petit fascicule de 8 pages, que M. l'abbé Saint-Denis vient de publier, sur *Le scapulaire de Notre-Dame du Mont-Carmel*. Il est tout semblable à celui que nous annoncions naguère sur *Le scapulaire de l'Immaculée-Conception*. On dirait deux frères jumeaux ! Et comme ils seraient bien placés, ces modestes *feuilletts*, dans un livre de première communion, et même, tout simplement, dans un livre de prière ! Ils sont si renseignés les fascicules de M. l'abbé Saint-Denis.

On se souvient de l'autre, parlons du plus récent. Tout ce qu'il est utile de connaître, pour l'aliment de sa piété, sur le scapulaire de Notre-Dame du Mont-Carmel : son origine, ses privilèges, ses fins, ses pratiques, ses avantages, sa nature, sa réception, son inscription, son port, ses indulgences partielles ou plénières... tout est là, condensé, résumé, exposé, dans une langue très simple, très claire et que tout le monde — même celui des petits — peut comprendre.

Et le petit fascicule, tout comme son frère aîné, se vend 75 sous le cent, et \$6.00 (dollars) le mille. A noter que c'est par inadvertance qu'il avait été dit que *Le scapulaire de l'Immaculée-Conception* se vendait 50 sous le cent. C'est bien 75 sous, comme aussi *Le scapulaire de Notre-Dame du Mont-Carmel* que nous recommandons aujourd'hui. — S'adresser à l'auteur, à Chambly.